

Jean-François Bouygues

ILLIMANI
La Lumière du Monde

Roman



À Claude
pour son éternelle amitié et son soutien incomparable.
À ma femme Carole
pour le lien que représente pour nous l'univers
des âmes voyageuses.
À Manuel et Camille qui sont mes Solo à moi.

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

Copyright © 2017 Editions Les Nouveaux Auteurs
Tous droits réservés
ISBN : 978 2 8195 04375

*« Un guide de montagne, c'est un guide du corps,
c'est un guide de la morale,
c'est un guide de la générosité et c'est un guide de la beauté.
Et c'est pour ça que c'est un métier extraordinaire
que j'admire beaucoup. »*

Michel Serres,
philosophe et académicien.

PRÉFACES

Je suis entré dans la vie de Jean-François Bouygues il y a un peu moins d'un an. Il visionnait des vidéos d'alpinisme sur internet afin de décrire au mieux les différentes ascensions de celui que vous allez découvrir bientôt, Solo. Ayant participé à quelques films en ma qualité d'alpiniste et de grimpeur, Jef me vit ainsi évoluer dans ce monde, tout à la fois mystérieux, hostile et fascinant, de la verticalité. Mais si je me retrouve aujourd'hui en train d'écrire la préface de son dernier livre, ce n'est pas uniquement pour mes seules qualités de grimpeur. J'avais 14 ans en effet lorsque, blessé au doigt à cause de mes escalades trop fréquentes et très (pour ne pas dire aussi trop) difficiles, l'on me dit cette phrase dont je n'ai cessé de méditer le sens et la portée par la suite : « Tu sais Didier, l'être humain, il n'est pas fait pour grimper. »

Je ne saurais expliquer pourquoi cette affirmation eut tant d'impact sur moi. Il y a certainement le fait qu'à travers l'escalade, je pensais d'une certaine manière avoir trouvé le sens ultime de ma vie. L'expérience humaine que permet cette activité est d'une telle richesse, que chaque instant de mon quotidien était rempli d'une dose, toujours renouvelée, de rencontres, d'émerveillement, d'aventures, de joie ou encore d'espérance. Je ne comptais déjà plus les lever et les couchers de soleil, les nuits à la belle étoile, les paysages à couper le souffle. Je ne comptais déjà plus les luttes et les combats menés,

les difficultés surmontées, les joies après l'effort. Je ne comptais déjà plus les rencontres vraies, les rires et les pleurs, les moments héroïques ou de lâcheté, les départs pour l'inconnu et les projets audacieux envisagés avec cet immense regard d'espérance dont seuls les ados ou les saints sont capables. Par et à travers l'escalade, ma vie avait véritablement pris une saveur d'éternité. Comment dès lors une telle phrase, impliquant une si massive remise en question de l'interprétation de mon « être-au-monde », aurait-elle pu me laisser indifférent ?

Mais également, il y avait peut-être là quelque chose qui touchait au profond mystère de ma personne et de ma mission au cœur de l'histoire des hommes. Certaines paroles nous marquent car il y a au plus profond de notre être comme des réceptacles qui les attendent. Nous sommes parfois comme en attente d'une parole ou d'un visage, et lorsque la phrase est dite ou le visage manifesté, il se produit alors comme un déclic, le fameux coup de foudre. Il y eut quelque chose de ce genre lorsque j'entendis cette phrase. Elle était pourtant énoncée sans trop d'importance, mais elle me permit de mettre des mots sur ce qui m'habitait profondément alors, et qui m'habite encore aujourd'hui, à savoir une immense réflexion sur le sens de la vie humaine.

Ainsi, habité que j'étais par cette interrogation fondamentale, ma démarche de grimpeur en fut largement influencée. Et, dans tous les films d'escalades auxquels j'ai participé, je partageais toujours, sans même le vouloir, mes réflexions ou mes interrogations au sujet de ces réalités qui dépassent le seul milieu de l'alpinisme. Comme si, une fois arrivé au sommet de la montagne, il fallait tout de même continuer à grimper...

C'est ici que Jef ne pouvait être indifférent à mes questions et à ma démarche. Solo en effet n'était pas, lui non plus, un alpiniste comme les autres : si je cherchais mon identité et ma place dans ce monde par la recherche de la finalité de l'existence humaine par et à travers le milieu de l'alpinisme, Solo, pour sa part, vivait la même démarche à la différence près qu'il ne cherchait pas la finalité de sa vie, mais son origine. Origine et finalité se complétant, Solo avait trouvé un frère.

Mais l'histoire, déjà belle, n'allait pas s'arrêter là. Jef découvrit, toujours sur la toile, ce que l'on peut appeler ma nouvelle vie. Il y a maintenant huit ans en effet qu'un événement majeur est survenu, et qui a franchement redistribué toutes les cartes de mon jeu. Cet événement ? En un sens, la réponse à mon interrogation. Et cette réponse, révélée non par des mots mais mystérieusement par un visage, fut si forte qu'elle emporta ma vie à sa suite. Il ne m'est malheureusement pas permis ici de mieux vous expliquer ce qui m'arriva et ce que je vis actuellement car, vous l'avez peut-être deviné, Solo le vit également ! En effet, Jef n'arrivait pas à faire aboutir son personnage, et cherchait à faire éclore quelque chose qu'il ne possédait qu'en germe.

Ce livre est donc un mélange de fiction et de réalité, le fruit de nombreuses rencontres, dont la dernière, entre Jef et moi-même, lui aura donné la touche finale. Il témoigne ainsi, par l'histoire de sa rédaction, de ce qu'il déploie en lui-même : celui qui cherche le sens de son existence, que ce soit par la quête de la finalité ou par celle de l'origine, à la fois ne sera pas déçu, car ce sens existe, mais en outre découvrira une réponse qui dépasse de toute part les grandes attentes de son cœur, car cette réponse n'est pas une théorie mais un visage.

Se mettre en marche, quitter son pays, est la première étape à vivre pour trouver ce sens. Elle n'est chose évidente et facile pour personne, mais elle constitue un élément humain essentiel au risque de ne pas vivre à la hauteur de son cœur. Dostoievski écrivait que sa seule crainte était de ne pas être digne de sa souffrance. J'aimerais lui faire écho en disant que, pour ma part, ma seule crainte est de ne pas être digne de la soif de sens et d'identité inscrite au plus profond de mon être.

Puisse ce livre t'aider, cher lecteur, soit à avoir le courage de répondre à cette soif, soit à trouver la seule source capable de l'étancher. Celle qui, paradoxalement, étanche en assoiffant.

Toute mon amitié à toi, Jef, et merci de t'être mis en marche !

Écrit sur les contreforts du Tibet, août 2014, Didier Berthod (grimpeur suisse).

Un livre est une rencontre. Et mon amitié avec Jean-François Bouygues est née de cette rencontre avec son premier roman. « Au Bord des Cendres », Grand Prix Roman Été 2009, Femme actuelle / Les Nouveaux Auteurs, a passionné plus de soixante mille lecteurs. Un succès notoire qui, cinq ans après sa parution ne se dément pas.

Cette chronique villageoise dans la France profonde retrace dans un crescendo bouleversant, la destinée de deux familles aux temps des jours heureux et les années tragiques de la guerre 39-45, avec en filigrane, un drame épouvantable qui nous rappelle au Devoir de Mémoire.

Mais loin de tomber dans la tentation et la facilité en exploitant l'aspect historique de ce drame, Jean-François explore – comme il l'a fait pour ses trois romans – la profondeur psychologique des personnages en les rendant narrateurs de leur propre histoire. De fait, par cette signature exclusive, on dévore le roman au rythme palpitant de leur existence.

« Au Bord des Cendres » reste pour moi et restera à jamais, le roman le plus déchirant que j'ai jamais lu à ce jour.

Mais à la croisée des chemins, si je suis convaincu que nous avions rendez-vous, j'ignorais en 2006, que Jean-François me confierait aujourd'hui, l'écriture de la préface de « Illimani, la Lumière du monde ». Il ne pourra me contredire en assurant que : « Rien n'est hasard, tout a un sens. »

Un livre est aussi une invitation au voyage. Jean-François est un merveilleux conteur et la fluidité de son écriture confère au récit, intensité, émotions et sensations fortes. Il nous invite à suivre le destin de Solo, en nous entraînant dans un périple audacieux au cœur de la Provence, dans les Alpes sur le toit de l'Europe, entre passé et présent, et jusqu'aux confins de la cordillère des Andes, dont voici le fil conducteur.

Solo est un jeune homme intrépide, discret mais un tantinet rebelle. Depuis l'enfance, il a une passion, grimper. L'escalade est pour lui un pilier, son terrain d'aventures. Pour s'arracher du sol, il est prêt à tout pour aller toujours plus loin, toujours plus haut. Il échappe ainsi à un quotidien banal où sa mère

Serena, le confine trop souvent. Cette dernière vit depuis de longues années dans le déni, ancrée dans un passé dont elle ne parle jamais. Pourtant, s'affranchir du passé lui offrirait sans doute, la perspective d'un avenir apaisé.

La peur chevillée au corps, elle surprotège son fils, lui interdisant de manière autoritaire et sans raison apparente toute approche du moindre sommet. Mais au-delà de cette fissure affective, Solo a un ange gardien, une alliée bienveillante, sa grand-mère. Mona est son meilleur refuge, et la vieille dame voue à son petit-fils une adoration sans borne en l'entourant d'un amour patiné avec une infinie tendresse. Généreuse, elle sait qu'il faut donner pour recevoir et pense comme la célèbre citation d'André Malraux que même si « la vie ne vaut rien, rien ne vaut la vie ».

À l'inverse de Serena, Solo, au prénom pour le moins prédestiné, ne connaît pas la peur et ses mains se cramponnent à la roche, aux dentelles de granit et de glace, telle une araignée reliée à son fil. Il est dans le jargon des grimpeurs, un « mutant », et comme le célèbre Alain Robert, il défie les lois de l'apesanteur et de la verticalité pour se sentir vivant et heureux.

Son désir, c'est s'initier à l'alpinisme. Jean-François rend d'ailleurs un bel et vibrant hommage aux métiers de la montagne, où à défaut d'amitié, et de manière incontournable, il faut s'accorder. Cette voie guidera Solo sur les traces de son père Stan, disparu sur les cimes enneigées de l'Illimani, le plus haut sommet de la Bolivie et vénéré là-bas comme un dieu.

Il va y découvrir un pays authentique, multicolore, où le passé, le présent et l'avenir sont une seule unité, héritier de légendes plus anciennes encore que l'Empire Inca. Un peuple serein qui, avec sagesse et philosophie, sait écouter la nature, observer les montagnes et les fleuves pour être comme eux, forts et transparents. Solo apprendra que les Boliviens ont une perception du temps étonnamment différente de la nôtre ; ce temps qui décide de tout, de nos joies, nos peines, de nos rires, de nos larmes et scelle le destin des Hommes.

Un proverbe tibétain dit : « Le voyage est un retour vers l'essentiel. » Parti à la recherche du passé de ce père absent, Solo fera des rencontres essentielles à son épanouissement personnel. Mais dans sa propre traversée, dans la décharge d'adrénaline de ses ascensions sur les toits du monde, dans les anfractuosités

de la roche ou au cœur de ses propres félures, parviendra-t-il à se réaliser et trouver le sens véritable de sa quête intérieure ?

Comme Solo, nous avons tous ressenti au moins une fois dans notre vie, le besoin de dépasser nos doutes, de vaincre nos peurs, voire de nous surpasser pour gravir à mains nues des sommets en quête du bonheur, afin de rendre possible, l'impossible. Et comme Jean-François l'a si bien écrit, le pire serait de franchir l'autre côté du miroir, en se disant je suis passé : « À côté de Vivre. »

C'est pourquoi, je vous invite à plonger corps et âme au cœur de cette aventure humaine extraordinaire. Jean-François reste fidèle à l'esprit de ses précédents ouvrages, notamment « L'homme qui rêvait d'ailleurs », un road movie captivant, où Endo son personnage vogue entre rêve et réalité, avec le désir de devenir acteur et retrouver le grand amour. Notre mission sur cette terre n'est-elle pas d'ailleurs, d'aller au bout de nos rêves ? À chacun son église, mais j'aime à penser qu'être heureux, c'est être en phase avec le divin. Et puisque le bonheur ne vient pas seul, allons le cueillir dans les étamines du passé, puiser en son fil le pollen, pour en boire dès demain le calice.

En conclusion de cette préface, « Illimani, la Lumière du monde » est une fabuleuse réflexion sur l'Amitié, sur l'Amour et le sens profond de nos existences. Un Hymne à la Vie.

Cher lecteur, je vous souhaite avec cet ouvrage palpitant et intensément poignant, une envolée formidable dans le ciel étoilé de la Bolivie, vers l'horizon emblématique du royaume d'El Condor Pasa...

Claude Pédroletti, octobre 2014 (lecteur passionné du 1^{er} roman de Jean-François Bouygues *Au bord des cendres*).

PROLOGUE

Bolivie. Cordillère des Andes.

Des rafales soudaines balayèrent toute l'immensité dans un tourbillon de glace. Là, foulant le manteau des neiges, se déchaînaient dans cette pénombre subite les silhouettes dansantes et nocturnes d'une lente cordée.

Ils étaient six. Compagnons de route, courbant l'échine, bravant le froid et la tempête. Malgré la fatigue, leurs pas étaient encore précis et réguliers. La neige crissait sous leurs crampons et, tel un métronome battant la mesure, le cliquetis de leurs mousquetons les escortait avec ordre et méthode sur l'arête inclinée qui longeait une crevasse vertigineuse. En contrebas, derrière eux, le bivouac du Nid des Condors perché à 5 600 mètres n'était plus qu'une tache sombre égarée sur le glacier.

À l'heure du dernier coucher du soleil, les versants enneigés du Nevado Illimani s'enveloppèrent d'une auréole inattendue et lumineuse. La vue sur l'Altiplano et la cordillère de Quimza Cruz offrait un panorama extraordinaire et suffocant de beauté. La nuit s'annonçait magnifique et cependant particulièrement froide, car le paysage laiteux s'assombrit peu à peu.

Plus haut, une muraille de nuages menaçants couronnait les cimes argentées de l'Illimani. Mais cette annonce de mauvais temps n'altéra en rien la progression des alpinistes vers les étoiles bleutées de cette nuit finissante. Parvenus à 6 200 mètres, ils abordèrent le rivage gigantesque d'une béante fissure, un

véritable abysse de glace qui s'ouvrait devant eux. *La Crevasse de los dios.* La cordée fit une halte en ce lieu solennel, observant sous le coup d'une profonde émotion cet abîme de silence infini. Lentement, l'un d'eux exécuta alors de sa main tremblante et transie un signe de croix, alors qu'une pensée lointaine, cruelle et lancinante revenait à son esprit...

« *Vivre dans une maison dont les fenêtres s'ouvriront sur la face sud de l'Illimani.* »

Bientôt suivie d'une vibrante litanie :

« *Je vais bâtir cette maison pour toi... et nous ferons l'ascension de l'Illimani ¿ de acuerdo ?* »

Mais aucune voix ne lui parvint. Seule une bourrasque de neige s'éleva, plongeant le paysage dans un nuage de brouillard.

LES CHEMINS DE LUMIÈRE

PREMIÈRE PARTIE

1. Le passé devant soi

Novembre 1986, Bolivie. Casa Wak'a.

On m'appelle Casa Wak'a, la maison du bonheur. En aymara, Wak'a signifie « divinité » et approximativement « Dieu ». « Casa Wak'a » signifie donc littéralement « la maison de Dieu ». Mais pour être juste, je dirai que je suis bien plus encore. Je suis le plus beau des symboles. Une forme d'incarnation divine et immaculée du maître des lieux. Son propre dieu en quelque sorte, animé d'une force infiniment sacrée, celle d'un amour infini qui, brutalement, s'en est allé pour toujours. Une force invisible qui pousse continuellement le passé devant soi. Un pouvoir rédempteur livré aux seules croyances de l'Illimani, avec nulle autre religion que celle qui consiste à nous convaincre d'aimer. Aimer son prochain, aimer du fond de nos coeurs, aimer tout ce qui nous entoure : les éléments, les animaux, les montagnes... et la solitude du vaincu.

C'est ici sous mon feuillage que j'abrite le meilleur des maîtres que l'on puisse espérer. Cet homme humble et généreux qui, hélas, vit comme abandonné se nomme Abeluyo Ramón Guireas. Et je suis d'une certaine manière l'antre de ses jours, de ses nuits et de son âme.

Depuis bientôt dix-huit mois, les volets et la fenêtre de ma chambre du fond demeurent immuablement clos. Douloureusement refermés sur le souvenir. Installé sur la terrasse dans un

rocking-chair, mon maître observe interminablement Illimani et sa face sud meurtrière illuminée par un soleil d'été. Dans sa main marquée par le temps, une lettre s'abandonne ; feuille ballante et froissée, à l'écriture inclinée et anguleuse. Lus plus de vingt fois, les mots résonnent inlassablement dans sa mémoire.

Résigné, il lève les yeux et réfléchit quelques instants. Comme je lis parfaitement dans ses pensées, même les plus enfouies, je suis en possession d'un pouvoir immense, généreux et bienveillant : celui de le guider sur la voie de la sagesse. Depuis le drame, mon maître livre une âpre bataille pour surmonter la douleur et revenir des profondeurs de l'abîme où l'a plongé son chagrin. Il lutte pour survivre. Pour revivre, tout simplement. Même si, bien souvent, il doute de l'issue de ce combat acharné, et surtout de son utilité. « Pourquoi vivre désormais ? » Cette question le taraude jour et nuit, et je m'évertue à le persuader de poursuivre sa route.

Pour le peuple aymara, le temps revêt une notion toute particulière. Le passé, connu et visible se trouve devant, alors que le futur, inconnu et invisible, se trouve derrière. Ainsi, les Aymaras font toujours « face » à leur passé, source permanente de connaissances et d'inspirations. Inutile pour eux d'évoquer le futur, puisqu'il est pour ainsi dire inconnu et incertain. Tout ce qui pourrait être dit à son sujet, ce ne sont jamais que conjecture et spéculation. On ne peut pas avancer vers des événements qui n'ont pas encore eu lieu. Il faut se montrer patient. Unique-ment patient. Et croyant. Et chaque jour que Dieu donne, Abeluyo puise dans cette source inestimable la sagesse d'attendre son heure, l'instant divin où viendra le chercher ce bonheur auquel il croit encore.

Ici, en Bolivie, toutes les croyances tirent leur origine des mythes andins. La Pachamama¹ ou les Achachilas (montagnes et collines) sont des divinités considérées comme des lieux sacrés de protection. Elles représentent les anciens. Une errance, un tronc commun aux générations passées, présentes

1. Déesse de la Fertilité (Terre Mère) dans la religion des Amérindiens d'Amérique du Sud. Elle constitue une déesse majeure de la culture Tiwanaku en Bolivie, à qui l'on fait toujours des offrandes.

et à venir, qui nous aiguille indéfiniment vers le maître incontournable du peuple andin, notre père spirituel, notre grand chef : *Mallku Illimani*. En Bolivie, le mont Illimani est un Wak'a majeur. C'est le maître de la pluie. Un souverain majestueux et resplendissant qui veille sur La Paz et tout le peuple bolivien. Ce n'est pas le hasard, mais une force qui a guidé mon maître à choisir ce lieu où j'ai été érigée, au milieu d'une clairière sur le chemin qui mène aux versants sud de l'Illimani. La force de l'infiniment sacré. De l'amour absolu.

Seul sur la terrasse, Abeluyo Ramón Guireas semble abattu. À quoi s'attendait-il en recevant ce courrier d'Europe ? Qu'espérait-il ? Nul ne le sait, pas même lui. C'est pourquoi je ne peux guère l'aider. Si ce n'est lui rappeler les principes fondamentaux de la sagesse aymara que sont les trois expressions « *ama sua* » (ne vole pas), « *ama quella* » (ne sois pas faible) et « *ama llulla* » (ne mens pas). « *Mi dueño*¹, ne vole pas ta jeunesse, ne sois pas faible face à ton chagrin, et ne te mens pas à toi-même. »

Se redressant péniblement, il se lève en abandonnant le rocking-chair. Alors qu'il entre dans la maison, tête baissée, épaules lourdes, le long fauteuil à bascule poursuit son mouvement de balancement, jusqu'à l'arrêt final.

Au fond de la maison, la porte de la chambre oubliée s'ouvre dans un grincement lugubre. La pièce vide est plongée dans une pénombre bleutée, un filet de lumière parvenant à percer malgré les volets clos. Lentement, mon maître s'avance vers le bureau, avec dans sa main droite la lettre qui lui a déchiré le cœur. Il ouvre le tiroir central, y range la missive, donne un tour de clé et glisse le sésame dans la poche de son pantalon. En sortant de la chambre, il verrouille la porte. Dans le coffret près de l'entrée, il suspend au crochet du haut les deux clés de son passé. Celui du bas étant réservé aux clés du présent, celle de sa voiture et la mienne, la clé de *Casa Wak'a*.

Dehors une pluie fine commence à tomber alors que les rayons du soleil déclinent à l'horizon. La nuit ne tardera pas, puis un nouveau jour viendra. Alors, du jour naissant jusqu'au dernier coucher de soleil, du temps et des heures seront

longuement consacrés à porter la vie jusqu'à son aboutissement final. Cette conception « inversée » du temps permet au peuple aymara de faire face au passé, sans crainte et sans tristesse, car ce qui fait face est visible et connu.

Et c'est ainsi que vingt-cinq années passèrent. Jusqu'à cet après-midi de février 2010 où le passé vint frapper à sa porte.

Brutalement. Mystérieusement.

Son passé était là, à la fois si lointain et si présent. Troublante, surprenante et formidable apparition.

Quel était cet étrange visiteur ? Un messager du ciel ? Messager des dieux ? Non, c'était juste le bonheur qui venait enfin le chercher. Le bonheur du sage auquel mon maître croyait tant. Celui qu'il attendait depuis toutes ces années.

Il se tenait là, face à lui, sur le pas de la porte, tel un émissaire secret.

Comment était-il arrivé jusqu'ici ? Qui l'avait guidé sur ce chemin de lumière ? Serait-ce le début d'une histoire ou peut-être la fin ?

Je laisse donc à l'œil de Dieu le soin de vous le raconter, car moi, *casa Wak'a*, ne suis seulement qu'un témoin silencieux ; juste la maison du Bonheur.

« Quelques heures plus tôt, aux environs du village de Cohoni, une barrière sombre se dressait aux abords des montagnes vierges de toute végétation, entre l'horizon et l'immensité du ciel, le royaume du condor. »

1. Mon maître.

2.

La fleur sacrée des Incas

Aux environs du village de Cohoni, Bolivie, février 2010.

Tout alentour, les montagnes se dressaient, vierges de toute végétation, telle une barrière sombre entre l'horizon et l'immensité du ciel. Le royaume du condor.

Le soleil était à son zénith.

Une brise tanguait dans la combe, si légère que la poussière peinait à se libérer du sol auquel elle était si attachée.

Des buissons verdoyants parsemés de genêts en fleurs bordaient le chemin de terre, dessinant au passage comme une nef dans la haute vallée. Cette cathédrale florale ornée de mandé-villas et autres fleurs de cactus, ouvrait la voie au voyageur égaré qui progressait lentement sur ce sentier tortueux.

À quelques pas devant lui, sur un arbuste multicolore, un colibri s'activait en plein vol, butinant au bal des corolles un massif de kantutas. Cette fleur emblématique de la Bolivie, en forme de clochette, aux couleurs vives et chatoyantes allant du rose au rouge en passant par le jaune, était aussi appelée la « fleur sacrée des Incas ». De plus, une variété tricolore – rouge, jaune et vert – n'était pas sans rappeler les couleurs du drapeau bolivien.

Parvenu au bout du chemin, le voyageur, épuisé à marcher à 3 800 mètres d'altitude, qui plus est sous la chaleur et dans la poussière, sortit de son sac à dos sa gourde isotherme. La

débouchant, il la porta avidement à la bouche, puisant en son antre le ruisseau rafraîchissant qui allait étancher sa soif. Mais en trois quatre goulées, il la vida sans presque s'en rendre compte. Se dessina alors sur son visage hâlé la déception de n'avoir pas suffisamment pris le temps de se délecter de cet instant salutaire. Il rangea l'objet de sa frustration, s'essuya le front avec son mouchoir, et reprit la route.

Voilà plus d'une heure qu'il marchait ainsi, depuis le village de Cohoni où il était arrivé en fin de matinée en taxi. Enfin, taxi était un bien grand mot. Dirons-nous plutôt en trufi, c'est-à-dire en taxi collectif dont le principe est de partager le prix de la course entre les différents passagers. Plus on est et moins on paye. C'est effectivement très bon marché, mais aussi forcément peu sûr, voire dangereux. Les risques d'accident, et parfois même d'enlèvement, sont bel et bien réels. Quant à se faire détrousser ici ou là, c'est hélas monnaie courante. Fort heureusement pour notre voyageur, l'engin bringuebalant et pétaradant était arrivé à bon port, malgré une heure d'arrêt à la suite d'une panne moteur.

Depuis un demi-kilomètre, le jeune voyageur longeait une zone agricole, où des champs de terre grise ciselés par le tracé de la charrue succédaient aux parcelles cultivées. Pommes de terre, soja, orge et maïs rivalisaient de nuances émeraude, sous l'œil protecteur du Nevado Illimani et de la Pachamama. Au loin, perchés à flanc de colline, des toitures minuscules faisaient ici et là comme des taches rouges dans le paysage, uniques traces d'une présence humaine qui semblait fantomatique.

Contre toute attente, au détour d'une courbe, il croisa la route d'une paysanne bolivienne en costume traditionnel, guidant son troupeau composé de trois moutons et une vache. Dans son dos, roulée dans l'aguayo¹, elle transportait une énorme brassée de pieds de maïs vert tendre qui débordait de chaque côté de ses hanches généreuses. On appelle « cholitas » ces femmes indiennes au visage arrondi cerné par deux très longues nattes jointes par un pompon en laine noire appelé « pocacha », arborant un chapeau melon posé en équilibre sur

1. Grande écharpe de portage aux couleurs criardes servant de sac fourre-tout.

la tête, vêtue d'une pollera – jupe plissée très colorée surmontée de multiples jupons – et d'un pull en laine de lama.

La cholita et le voyageur s'adressèrent un regard. D'abord intimidé, ce dernier s'aventura à aborder cette femme au visage rieur.

— *¿ Perdón señora, es por aquí el camino de la casa del señor Ramón Guireas ?* (Pardon madame, c'est bien par ici la maison de monsieur Ramón Guireas ?)

Elle le regarda un instant d'un air déconcerté – comme si c'était la première fois qu'elle entendait quelqu'un parler aussi bien (ou aussi mal !) l'espagnol – puis elle poursuivit sa route, comme apeurée.

— *Perdón señora...* tenta d'insister le voyageur.

— *No sé señor,* fit-elle en courant pour rattraper son troupeau qui filait tête baissée.

Puis, se retournant, elle ajouta en faisant de petits gestes pour lui indiquer une direction approximative :

— *Pienso que es todo recto.*

Et elle disparut comme elle était apparue, en un éclair, au grand étonnement du voyageur qui reprit sa route non sans un sourire de désappointement.

Quelques kilomètres plus loin, il parvint dans une vaste clairière, parsemée ici et là de palmiers, d'araucarias, et de feuillus en tous genres, nichée aux confins des contreforts du mont Illimani. L'endroit ressemblait assez bien à la description que les habitants du village de Cohoni lui avaient faite. Pourtant, il eut beau chercher du regard, pas de maison à l'entour. « *Una casa muy curiosa...* » avait même précisé un vieil homme édenté assis sous un kiosque de la place du village. Mais il n'y avait rien d'autre autour de lui qu'une végétation disparate, et dans le lointain, de hauts versants semi-désertiques aux couleurs brunâtres faisaient penser à des éléphants assoupis. Il continua à s'enfoncer plus en avant et, alors qu'il venait de parcourir une centaine de mètres, la maison lui apparut, brusquement, sur sa droite, au détour d'un bosquet. Elle était là, d'une rare splendeur, se dressant tel un château de verdure. Une habitation *muy curiosa* comme on n'en voyait jamais : tout en bois et construite autour d'un arbre centenaire à large cime couvrant le toit d'un chapeau de feuillage.

Le voyageur s'avança lentement, ébloui par tant de beauté. Un sentiment de communion immédiate s'empara de lui, convaincu que l'homme qui vivait là était inéluctablement à l'image de ce lieu magique.

À l'une des fenêtres, il crut apercevoir une ombre bouger. Comme si derrière les rideaux blancs quelqu'un était en train de l'épier.

Le voyageur finit par s'avancer en longeant une allée d'eucalyptus, puis il gravit l'escalier qui conduisait à la terrasse.

Un silence étonnamment paisible et serein habitait les lieux.

À la porte, il frappa deux coups.

Son cœur battait follement dans sa poitrine.

Le silence perdura quelques instants encore.

Puis, doucement, la porte s'entrouvrit dans un léger chuintement semblable à du vent dans des feuilles d'eucalyptus.

La silhouette d'une jeune femme aux longs cheveux noirs tressés se dessina furtivement dans l'entrebattement. Son regard ténébreux presque apeuré intrigua aussitôt le voyageur.

— *Buenas tardes señorita ¿ Vive aquí Abeluyo Ramón Guireas ?* demanda-t-il d'une voix hésitante. (Bonsoir mademoiselle, Abeluyo Ramón Guireas, c'est bien ici ?)

— *Sí, vive aquí,* souffla la jeune femme cachée dans l'ombre. (Oui, c'est ici.)

Puis, brusquement, du fond de la maison, s'éleva une voix grave et lointaine :

— *¿ Mayra... Quién es ?* (Mayra... Qui est là ?)

La jeune effarouchée baissa les yeux et la porte se referma brutalement, laissant le voyageur dans l'expectative.

Après quelque hésitation, il se décida à toquer à nouveau.

Alors apparut cette fois un homme à la peau brune, cheveux grisonnants. Un Bolivien aux traits marqués et avec des corolles de rides au bord des yeux. Croyant reconnaître cet étrange messager, son regard se mit à briller avec la fulgurance d'une étoile filante qui illumine la voie lactée.

— *¿ Señor Ramón Guireas ?* réitéra le voyageur en chuchotant. (Monsieur Ramón Guireas ?)

— *Soy yo.* (C'est bien moi.)

Le Bolivien examinait le mystérieux visiteur qui se tenait face à lui, sur le pas de la porte, tel un émissaire secret,

troublant et fascinant avec son visage angélique reconnaissable entre mille, et son regard inoubliable qui perçait le cœur en ravivant en lui des souvenirs irraisonnés.

Puis, le jeune visiteur commença à dire quelques mots à la hâte, mais avant même qu'il ne poursuive, Abeluyo lui ouvrit les bras et lui dit dans un souffle chargé d'émotion :

— *Llevo veinticinco años esperándote.* Et te voilà, *por fin.*
(Vingt-cinq ans que je t'attends. Et te voilà, enfin.)

Alors, s'écartant avec une émotion à peine contenue, il lui ouvrit le passage.

Après le dîner, les deux hommes s'installèrent sur la terrasse. Abeluyo dans son fauteuil favori, un rocking-chair en bois massif, tandis que son hôte reposait confortablement sur le dossier moelleux d'un canapé en rondin. Face à eux, s'élevait au loin la pointe de la face sud *del Nevado Illimani*.

Dans la douceur du soir, ils dégustèrent lentement un café suave et léger, un vrai café, parfaitement naturel et artisanal, au goût fin, aromatique et fruité. Un régal.

— C'est du pur Colombie, qu'un ami produit dans la région de Bogota, expliqua le Bolivien.

— Effectivement, il est excellent, fit remarquer son hôte, tout ébahie.

Puis, reposant sa tasse sur la table basse, ce dernier posa une question, celle que le Bolivien attendait, et, en un sens, celle qu'il redoutait aussi.

Avant de commencer le récit d'une vie qu'il n'oublierait jamais, Abeluyo Ramón Guireas prit une longue inspiration. Ici, en Amérique du Sud, la façon de penser était bien différente de celle de l'Europe. Comment parler de l'Homme, sans avoir d'abord évoqué la nature ? C'était elle la grande dominatrice. Elle l'avait toujours été, l'était encore, et le resterait à jamais. Et pour s'en persuader, il suffisait de regarder *delante de si*¹.

Face à eux, Illimani siégeait dans toute sa magnificence, sa majesté et sa puissance.

À l'instant où il commença à parler, Abeluyo réalisa que depuis des années, il n'avait plus jamais prononcé le nom de son ami européen.

Stan Beck.

1. Devant soi.

3.

En route pour El Alto

J'ai connu Stanislas Beck il y a une trentaine d'années. Il avait vingt ans et moi vingt-sept. C'est l'année où François Mitterrand est devenu président. Je vivais à Genève depuis six mois, où je préparais un master en français langue étrangère. Certes, mes études universitaires me comblaient, Genève était une belle ville moderne, un des centres d'affaires et de coopération internationale les plus importants du monde, capitale mondiale de la diplomatie, de la finance, du commerce et des organisations internationales. Cette « ville mondiale » offrait tout ce qu'un étudiant était en droit d'espérer et de « rêver » pour entamer une brillante carrière internationale ; pourtant dans ce geyser d'espérances et d'optimisme, quelque chose manquait cruellement à mon bonheur : le calme des paysages de l'Altiplano, l'authenticité des Boliviens, les lignes infinies de la cordillère des Andes, le vol solitaire du condor planant au-dessus des hauts sommets. Mon pays, tout simplement. Comme pour tous les Pacémiens², *Illimani era toda mi vida* (Illimani était toute ma vie), et j'acceptais mal de ne plus pouvoir admirer dans le couchant ses courbes radieuses et son dôme argenté. Certes, à défaut de l'Illimani, j'avais cependant la chance de vivre aux portes des Alpes et profiter ainsi de la

2. Habitant de La Paz.

montagne. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si mon choix s'était porté sur Genève pour y poursuivre mes études universitaires, et je décidai donc de m'inscrire à un stage pour effectuer l'ascension du mont Blanc. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Stan Beck, au refuge Vallot. Il faisait partie d'un groupe qui suivait une formation de guide de haute montagne. En apprenant que j'étais Bolivien, il m'a aussitôt manifesté de l'intérêt. On a tout de suite sympathisé, l'Amérique latine et plus particulièrement la cordillère Royale¹ étant pour lui comme une passion irraisonnée. Nous avons longuement parlé, et nous nous sommes quittés le lendemain en promettant de se revoir. Chacun de son côté a continué l'ascension du sommet de l'Europe. Cette rencontre improbable demeure pour moi un grand souvenir, un moment inoubliable.

Quelques semaines plus tard, je lui ai rendu visite dans son école à Chamonix. Nous sommes allés boire un verre en ville, et nous sommes devenus comme des frères, comme si les liens du sang nous unissaient. On ne pouvait rester plus d'une semaine sans se voir, à Chamonix où il vivait, ou chez moi à Genève. C'était curieux, presque étrange. Nous ne formions qu'un, et nous étions libres et heureux de l'être. Nous avons fait ensemble de nombreuses ascensions durant mes deux années en Europe. La plupart des sommets du massif du Mont-Blanc : la Pointe Walker, le mont Maudit, le mont Blanc bien sûr, et le Brévent dans les Aiguilles Rouges. Dans le massif des Alpes valaisannes, la Pigne d'Arolla, le Strahlhorn, la Dent Blanche, et le Cervin. La Tête Noire² et la pointe Dufour dans le massif du Mont Rose. Dans les Alpes bernoises, le Jungfrau. Dans le massif des Écrins, le Dôme de Neige des Écrins. Côté Autriche, le Glockner³ dans le massif des Hohe Tauern, et le Schrankogel dans les Alpes de Stubai. Le Monte Lovello dans les Alpes de Zillertal, entre l'Autriche et l'Italie. Et pour finir, le Bellavista dans la chaîne de la Bernina.

1. Massif montagneux des Andes situé dans l'Altiplano bolivien, à l'est de la capitale La Paz et au sud-est du lac Titicaca.

2. *Corno Nero*, en italien. *Schwarzhorn* en allemand.

3. Orthographe abrégée de Grossglockner.

Nous étions jeunes, euphoriques, infatigables et resplendissant de bonheur, *porque nuestra pasión por la montaña era eterna.* (Parce que notre passion pour la montagne était éternelle.)

En 1983, il me proposa de découvrir le massif du Lubéron et les fabuleuses falaises de Buoux, idéales pour la pratique de l'escalade. C'est là qu'il a fait la connaissance de Serena, et j'ai aussitôt pressenti que cette rencontre risquait de changer bien des choses. C'est effectivement ce qui s'est passé.

La vie est ainsi faite. Il faut l'accepter telle qu'elle est.

Telle est ma philosophie ; le plus bel héritage reçu de mes grands-parents durant toutes ces années où j'ai vécu auprès d'eux.

Deux ans plus tard, en mai 1985, j'étais en route pour El Alto, ville de la banlieue ouest de La Paz située sur l'Altiplano à 4 150 m au-dessus du niveau de la mer, où se trouve l'aéroport international de La Paz. J'avais tellement hâte d'arriver que mon pied était resté collé sur l'accélérateur durant tout le trajet. Mon vieux Land Rover couvert de boue filait vers la capitale bolivienne dans un bruit de moteur diesel et de tôle meurtrie. Bien que malmenées, les quatre roues motrices bondissaient d'un côté à l'autre d'une piste sinuuse sur les cailloux anestraux qui jonchaient la route coupant à travers la montagne, laissant derrière elles un long nuage de poussière.

Aux environs d'Achocalla, un vieil autocar rouge surchargé gravissait avec peine la pente assez prononcée et profondément accidentée. Comme la route n'était pas assez large à certains endroits, il m'a fallu me ranger sur le côté pour le laisser passer. À ma droite, le précipice qui longeait la route en aplomb était proprement vertigineux, et mon véhicule se trouvait arrêté tout au bord, dans une position plutôt inconfortable que seuls les autochtones pouvaient être en mesure d'endurer. En effet, nous, les Boliviens, sommes fort coutumiers des difficiles conditions de circulation, des routes sablonneuses et chaotiques, des chemins de terre à la limite du praticable. Approchant lentement en pétaradant, l'autocar était comme toujours en Bolivie complètement bondé. Les voyageurs – en majorité des cholitas qui se rendaient au marché de La Paz – étaient sereinement entassés malgré le désordre qui sans aucun doute régnait à l'intérieur. On pouvait aisément imaginer les allées

encombrées de marchandises et de légumes, de cartons grossièrement ficelés, de sacs de pommes de terre, de caisses en osier où des volailles apeurées caquetaient bruyamment en battant frénétiquement des ailes. À l'extérieur sur le toit, des hommes intrépides se tenaient en équilibre, paisiblement assis sans même avoir besoin de se cramponner aux barrières à bagages. Quand cet ensemble folklorique et multicolore arriva à ma hauteur, la plupart des voyageurs me saluèrent chaleureusement, accompagnant leur « ¡Buen día ! » de cris joyeux et cordiaux, auxquels je m'empressai de répondre d'un geste amical de la main. Au-delà de la rudesse des hauts plateaux andins, c'est cet esprit de grande convivialité qui caractérise si bien les populations de l'Altiplano.

Quelques kilomètres plus loin, j'entrai dans La Paz en empruntant les itinéraires de détours que seuls les habitués pouvaient connaître, car la circulation dans la capitale est un chaos permanent. Moins d'une demi-heure plus tard, j'étais de l'autre côté de la ville, gravissant la longue montée qui serpentait à flanc de colline vers les quartiers d'El Alto et l'aéroport. Une fois franchi le portique d'accès à l'aire de stationnement, je trouvai facilement une place pour me garer. Sautant de mon siège, je me dirigeai d'un pas enthousiaste vers l'entrée de l'aérogare où une pancarte indiquait : « La Paz, Aeropuerto más alto del mundo : 4 085 metros » (La Paz, l'aéroport le plus élevé du monde ; 4 085 mètres.) Une fois dans le hall principal, retirant mes lunettes de soleil, je jetai un œil sur le tableau d'affichage des arrivées.

J'attendais avec impatience le vol en provenance de Paris via Caracas, lorsqu'une pensée me traversa l'esprit. Les souvenirs déroulèrent le long tapis rouge de l'histoire de ma famille, et tout me revint en mémoire, malgré les six années qui s'étaient écoulées. Je me revoyais en juin 79 dans ce même aéroport, dans le hall voisin, celui des départs, et les lieux n'avaient guère changé. J'avais attendu plusieurs heures l'embarquement pour Paris, à cause de conditions climatiques particulièrement difficiles. Destination la France où l'état de santé de mon grand-père, Consul de Bolivie à Paris, requérait ma présence de toute urgence.

Mais tout avait commencé bien avant cela, trente ans plus tôt, quelques mois avant ma venue au monde.

Je suis né à La Paz en avril 54. Mes grands-parents maternels étaient ma seule famille ; ils m'ont recueilli à la mort de ma mère Susana, alors que je n'étais encore qu'un nourrisson. À seulement seize ans, son destin s'était scellé lorsqu'elle succomba aux charmes d'un jeune étudiant français de passage en Bolivie, qui sans le moindre scrupule la laissa dans une situation guère honorable pour une jeune fille. Furieux de cette inconduite, mon grand-père entra dans une colère noire, d'autant que le jeune homme indélicat était reparti pour l'Europe, sans jamais plus donner aucun signe de vie. Sur le point d'être nommé à l'ambassade de Bolivie en Argentine, et soucieux de préserver son honneur et sa carrière ô combien prometteuse, le patriarche chassa sur-le-champ sa fille du domicile familial. Après quelques semaines d'errance, elle fut accueillie au couvent Santo Domingo de la Cruz où je vis le jour. Ni ma naissance, ni le temps ne vinrent apaiser sa douleur. Taraudée par le remords et le poids de sa culpabilité, elle se jeta de désespoir dans les eaux bleues et sacrées du lac Titicaca.

Effondrée de chagrin, ma grand-mère Estrella prit la décision de me recueillir, au moment même où mon grand-père recevait sa nomination pour Buenos Aires. Ils m'emmenèrent en Argentine où je vécus jusqu'à l'âge de cinq ans. À notre retour en Bolivie, Estrella et Ricardo s'installèrent dans la maison familiale de Viacha, une petite ville à trente kilomètres au sud de La Paz. Sous l'œil protecteur de l'Illimani, je reçus durant mon enfance et mon adolescence passées à Viacha une éducation exemplaire. Plus tard, Estrella me raconta que mon grand-père s'en était terriblement voulu d'avoir causé la mort de sa fille. C'est pourquoi il me choya comme son propre fils ; sa façon à lui de tenter de se racheter.

Dès l'âge de douze ans, les fonctions diplomatiques de mon grand-père m'ont permis de parcourir les cinq continents et de découvrir de grandes villes comme Johannesburg, Sydney et Le Caire. À quatorze ans, lorsque j'arrivai en Europe, j'étais totalement anglophone. Je vécus tout d'abord à Rome, puis Madrid et Genève. À seize ans, nous arrivâmes à Paris où je poursuivis mes études au lycée Notre-Dame-de-Sion, dans le quartier Montparnasse près du jardin du Luxembourg. À dix-huit ans, je m'installai à Londres, où mon grand-père venait

d'être nommé chef de cabinet à l'ambassade de Bolivie. Une fois terminées de brillantes études secondaires, j'entrai à l'Université de Westminster. Deux ans plus tard, les États-Unis s'offraient à moi et j'intégrai sans difficulté la prestigieuse Harvard University.

Diplômé à vingt-quatre ans, ma carrière d'avocat était toute tracée. Cependant, une passion dévorante pour la montagne me tenaillait depuis fort longtemps. Mes racines, et surtout Illimani et ses neiges éternelles, me manquaient horriblement. Les objections de mon carriériste de grand-père n'y changèrent rien, et, certes contre sa volonté, je décidai tout de même de retourner en Bolivie, abandonnant à jamais une vie de luxe qui ne pouvait être mienne.

Six mois plus tard, le destin m'enjoignit de me rendre à Paris au chevet de mon grand-père, pour un dernier rendez-vous. Probablement *son dernier voyage*.

Hospitalisé dans un état critique à la suite d'une congestion cérébrale, il venait de sombrer dans un coma profond. Bouleversée, ma grand-mère réclamait ma présence à ses côtés.

L'avion avait accusé au final un retard de plus de douze heures, et lorsque j'arrivai à la clinique, il était trop tard. Le mois suivant, ma grand-mère accablée par la disparition soudaine de son mari, mourut à son tour. En moins de six semaines, je perdis les deux êtres qui m'étaient les plus chers, et désormais, leurs âmes reposaient dans le caveau familial du cimetière de Viacha.

Unique héritier, je me retrouvais à tout juste vingt-cinq ans à la tête d'une grosse fortune, mais j'avais décidé de donner un autre sens à ma vie en reprenant mes études. Comme souvent, ce sont les moments pénibles que réserve le destin, qui nous aident à trouver la lumière. Je pris alors le premier avion pour la Suisse que j'avais découverte vers l'âge de quinze ans, et je m'inscrivis à l'Université de Genève pour préparer l'année suivante un master en français langue étrangère. J'étais installé dans ma nouvelle vie depuis environ un an, occupant un bel appartement rue Saint-Léger, à deux pas de l'université, pour mieux me consacrer à mes études, lorsqu'un beau jour de printemps le besoin de souffler un peu se fit sentir. Je m'accordai alors une petite semaine de vacances. Le massif du Mont-Blanc

n'étant pas très loin, inévitablement, l'appel de la montagne me conduisit à Chamonix. C'est là que j'ai rencontré Stan et que durant les deux années qui suivirent, nous avons parcouru ensemble de nombreux sommets d'Europe, partageant notre passion de la montagne et de l'escalade. Puis, l'aventure nous a entraînés dans le Lubéron, en juin 83, où j'ai vu naître le début d'une passion entre Stan et Serena. Ce n'est qu'au fil des semaines que notre amitié commença à en pâtir. Je savais bien qu'un jour viendrait où il me faudrait me détacher de Stan, que des choses allaient changer entre nous. C'était inéluctable, mais je n'osai lui en parler. Comment expliquer l'inexplicable ? Stan était si heureux. Il avait une jolie fiancée et un ami loyal et reconnaissant. J'avais peur qu'il ne comprenne pas et je me devais de rester l'indéfectible ami que j'avais toujours été. Alors, nous projetâmes de partir un mois en Italie pour faire l'ascension des dix plus hauts sommets des Apennins, dont le fameux massif du Gran Sasso et son Corno Grande¹. Une expédition dont nous rêvions depuis longtemps, mais qui pourtant ne vit jamais le jour. À qui la faute ? Serena ? Stan ? Ou moi-même ? J'avoue que je n'ai jamais vraiment cherché à savoir. Des sentiments confus se bousculaient dans ma tête. Que faire ? Rester ou partir ? Mon pays commençait à me manquer atrocement. D'un autre côté, Stan et Serena envisageaient de s'installer dans un chalet de la région d'Arêches² et leur passion était si flagrante que parfois, je me sentais de trop. Je redoutais de devenir un obstacle à leur amour et, pour rien au monde, je n'aurais voulu être dans cette cordée sentimentale un boulet qu'on s'obstine à traîner ; pire encore, un danger risquant de nous emporter tous les trois dans l'abîme.

Un soir que nous étions attablés devant une carte du massif des Apennins, préparant notre circuit, je réalisai brusquement que ce voyage ne se ferait pas ; ou du moins qu'il se ferait sans moi. Je venais de décider d'une manière aussi brutale qu'irréversible, mon retour en Bolivie.

1. Le plus haut sommet des Apennins, dans les Abruzzes en Italie (2 912 mètres).

2. Village rattaché à la commune de Beaufort-sur-Doron (Savoie), au cœur du massif du Beaufortain.

— On pourrait commencer dans les Abruzzes, déclara Stan débordant d'enthousiasme, le Marsican, ça serait pas mal ?

Face à l'incongruité et l'aberration de cette situation, je trouvai alors le courage de lui parler, même si je savais que Stan allait être ô combien déçu. Mais c'était à mon sens, la meilleure chose à faire.

— Stan... Je ne pars pas avec vous, lui dis-je en baissant la tête. Je préfère m'effacer.

Il me regarda étrangement, comme si quelque chose lui échappait.

— Je rentre à La Paz, avouai-je en osant cette fois fixer son regard.

— Quoi ?

— Mon pays me manque. *Me atrae* (Il m'appelle.), ajoutai-je un brin confus.

Cette nouvelle était pour lui comme un coup de poignard. Il ne comprenait plus rien. Enfin si, il comprenait trop bien. Mais il refusait d'admettre la vérité.

— Et notre expé ? bafouilla-t-il interdit.

— Je vois bien que je suis de trop. Il est temps pour moi de rentrer.

Un long silence s'instaura. Instant de doute et de réflexion pour Stan, et de certitude pour moi.

— Mais enfin, ça n'a pas de sens. Tu n'es pas de trop. Tu es mon ami, dit-il dans un murmure sourd et inarticulé comme un long gémissement.

À ces mots, je sentis poindre en moi cette impression désagréable de trahison. Mais je n'avais plus le choix. Je devais passer ma route, convaincu de ne plus avoir ma place dans leur histoire.

— Je ne pensais pas qu'une femme pourrait nous séparer...

— *No, no es eso.* (Non, c'est pas ça du tout.) C'est peut-être simplement la vie, tentai-je de lui expliquer. Il faut savoir s'effacer, tu comprends ?

— Comment ça, s'effacer ? Tu m'emmerdes avec ça ! s'écria-t-il vert de rage.

Stan refusait visiblement de comprendre.

— Rappelle-toi, rien ni personne ne devaient nous séparer.

Il avait raison. Nous avions scellé deux ans plus tôt un pacte d'amitié lors de l'ascension de notre premier grand sommet, sur l'arête sommitale du Gran Paradiso dominant la vallée d'Aoste. Effectivement, Stan pensait sûrement que quelque chose était en train de se délier. Mais moi, je voulais juste les laisser vivre leur amour. Lui était prêt à tous les sacrifices, songeant même à quitter Serena. Je ne comprenais pas qu'il puisse réagir de la sorte.

— On ne se sépare pas. Au contraire, tentai-je de le rassurer. Toi, tu as trouvé l'amour ici avec Serena. *Y yo, mi amor es Illimani.* (Et moi, mon amour, c'est Illimani.)

Stan resta longtemps silencieux, comme atterré. Puis il posa sa main sur mon épaule dans un geste d'abandon.

— Eh bien. Comme tu voudras, lâcha-t-il d'une voix morose et presque sèche. Si c'est ce que tu veux.

— *Sabes, hice un sueño* (Tu sais, j'ai fait un rêve) : celui de vivre dans une maison dont les fenêtres s'ouvriront sur la face sud de l'Illimani. Stan, je vais bâtir cette maison pour moi, et pour toi, si Dieu le veut. Alors tu me rejoindras et nous ferons l'ascension de l'Illimani... ? *De acuerdo ?* (D'accord ?)

Contre toute attente, il leva vers moi un regard où brillait un espoir nouveau.

Oui, nous resterions à jamais des amis.

Et sa réponse me conforta dans cette idée.

— Si vraiment cette maison existe un jour, alors je n'exclus pas de traverser l'Atlantique, et peut-être même à la nage.

D'un sourire amusé, je lui répondis qu'il pourra se contenter de prendre l'avion, ce qui était plus sûr et surtout plus rapide.

Je sus dès lors que la vie ou le destin nous réunirait à nouveau.

C'était une évidence, une nécessité.